Les Zabbalîn du Caire

Pierre Desvaux, Jamie Furniss, Yann Philippe Tastevin

▶ **To cite this version:**

Pierre Desvaux, Jamie Furniss, Yann Philippe Tastevin. Les Zabbalîn du Caire. BelvedeR, 2018, 3. halshs-03791591

HAL Id: halshs-03791591
https://shs.hal.science/halshs-03791591

Submitted on 7 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Revue du Belvédère : Portfolio – les Zabbalîn du Caire

Pierre Desvaux, géographe (PACTE, Université de Grenoble Alpes)
Jamie Furniss, anthropologue (Université d'Edinburgh)
Yann Philippe Tastevin, anthropologue (LISST-CNRS, Université Toulouse-Jean Jaurès)

Alors que dans de nombreuses villes dites des « Suds », le tri sélectif s'effectue sur des amoncellements de déchets, les Zabbalîn du Caire collectent quant à eux les déchets sur le pas de la porte des ménages. Sans coordination planifiée ou centralisée, ni même de coût pour les autorités publiques, ils fournissent ainsi un service urbain d'une sophistication étonnante et atteignent parmi les plus hauts taux de recyclage au monde. Ce portfolio montre comment l'intense activité d'une ville de plus de 20 millions d'habitants comme Le Caire et les rejets associés de matériaux ont permis l'émergence d'une économie des déchets fondée sur la récupération, le réemploi, le retraitement et le recyclage. Cette activité industrielle a transformé un quartier relégué et auto-construit, en un quartier-usine à ciel ouvert dédié au recyclage. Du collecteur au recycleur, les ramifications à l'échelle de la métropole et bien au-delà de petites entreprises familiales, véritables multinationales de poche, forment la colonne vertébrale de flux mondialisés de « matières premières secondaires ».

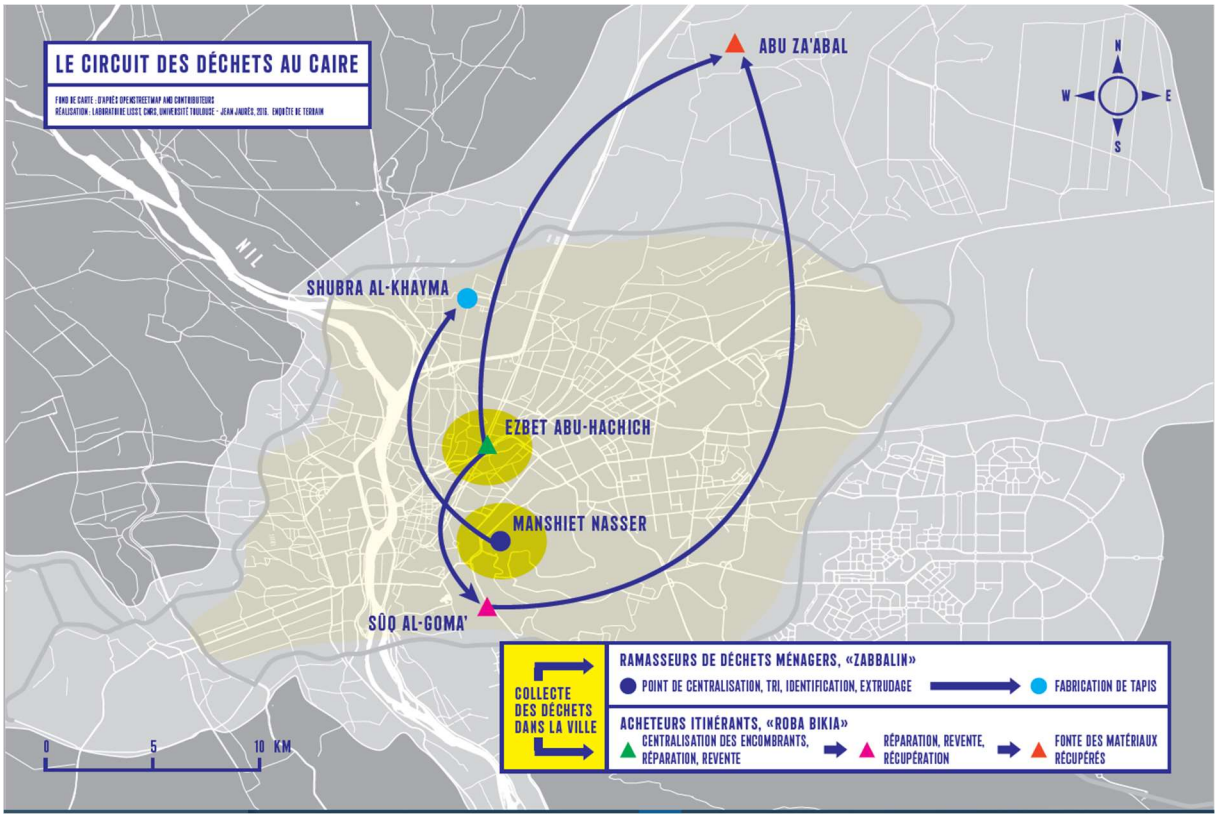
Les toits-terrasses de Manshiet Nasser, 2015, Le Caire, Égypte © David Degner / Mucem, photographie documentaire réalisée dans le cadre du programme d'enquête-collecte « économie des déchets »

Le Caire est une agglomération de près de 20 millions d'habitants, visiblement sale, mais qui ne produit pourtant pas plus de rebuts que d'autres agglomérations de taille équivalente. À la différence de nos systèmes urbains qui ont su ériger des dispositifs centralisés qui invisibilisent la circulation des rebuts de la vie citadine, sans pour autant les faire disparaître, la gestion des déchets cairotes repose sur d'autres réseaux qui assument et assurent la prise en charge des déchets, d'autres circuits qui, avec leurs moyens propres, permettent à la ville de ne pas s'étouffer dans ses propres rejets.

Camion de Zabbalîn, 2014, Le Caire, Égypte © David Degner / Mucem, photographie documentaire réalisée dans le cadre du programme d'enquête-collecte « économie des déchets »

Zabbalîn une dénomination dérivée du mot « zibâla », qui signifie déchet ou poubelle en Arabe. À la différence des « scavengers » (litt. « chiffonniers ») présents dans un grand nombre de pays des « Suds » (*cartoneros* en Argentine, *pepenadores* au Mexique, etc), qui trient à la sauvette sur des amoncèlements de déchets en ville ou de façon sélective sur des décharges une fois que les déchets y sont amenés par des entreprises publiques ou privées (Medina 2007), les Zabbalîn du Caire sont de véritables fournisseurs de services publics urbains, passant quotidiennement devant la porte de nombreux habitants, commerces et entreprises pour ramasser leurs déchets, les Zabbalîn se distinguent historiquement des scavengers en ce qu'ils enlèvent tous les objets, recyclables ou non.

Leur organisation menacée par la délégation du service par les gouvernorats de la ville à des multinationales du déchet en 2002 a cependant survécu. Certains Zabbalîn recevant parfois, sous le nouveau régime, des paiements en vertu de contrats de sous-traitance avec les entreprises, mais ce montant est sensiblement inférieur aux paiements directs qu'ils percevaient avant la restructuration provoquée par les réformes. Les relations avec les autorités publiques restent souvent difficiles comme en témoigne la crise des cochons de 2009, lorsque le gouvernement égyptien, sous prétexte d'une grippe soi-disant porcine, a procédé à l'abattage des élevages. Même si les cheptels sont aujourd'hui en cours de reconstitution, les déchets organiques sont devenus une source de revenus beaucoup moins intéressante qu'auparavant.



Le circuit des déchets au Caire. Conception : Najla Touati, LISST (CNRS/Université Toulouse-Jean Jaurès). Production Mucem 2017

Tournée journalière en charrette, 2014, Le Caire, Égypte © David Degner / Mucem, photographie documentaire réalisée dans le cadre du programme d'enquête-collecte « économie des déchets »

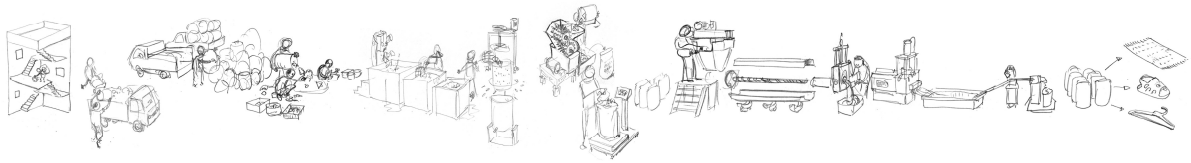
Qualifier les Zabbalîn de « chiffonniers » pourrait, par son caractère anachronique, laisser entendre que l'Égypte contemporaine ressemble à la France urbaine du XIXe siècle et enfermerait ces formes de gestion des déchets dans une vision développementaliste, niant leur caractère inédit et particulier. Les « Zabbalîn », tout comme les chiffonniers, sont quotidiennement confrontés à l'envers de la consommation (Dauvergne 2008). Au Caire, le plastique ou le carton ne finissent pas en décharge ou incinérés, comme souvent en Europe, mais cheminent vers l'un des sept quartiers où vivent et travaillent les Zabbalîn appelés localement « *zarrayeb* », mot qui désigne traditionnellement un enclos utilisé pour les animaux malpropres. Il établit ainsi une équivalence entre, d'une part, les lieux d'habitation et, d'autre part, et l'espace dédié aux élevages. La métonymie entre porcherie et quartier de Zabbalîn en dit long sur la symbolique et les représentations associées à ce métier et à ce groupe social dans l'imaginaire cairote. Pour autant, les zarrayeb ne sont pas des campements ni des décharges mais bel et bien des quartiers résidentiels de plus en plus industrialisés.

Le quartier de Manchiet Nasser est profondément marqué par les activités de tri et de recyclage, 2014, Le Caire, Égypte © David Degner / Mucem, photographie documentaire réalisée dans le cadre du programme d'enquête-collecte « économie des déchets »

Manchiet Nasser, le plus célèbre et le plus visité des zarrayeb, est parfois appelé « Moqattam » ou « Garbage City » par les étrangers. Près de 60 000 personnes y résident et la plupart travaillent dans la collecte, le tri, la transformation et la revente de déchets.. Le quartier jouit d'une situation géographique singulière : sous la falaise du Moqattam, où se niche la plus grande église du Moyen Orient pouvant accueillir 20 000 fidèles. À l'entrée du quartier de Manchiet Nasser, une série de constructions récentes, érigées par les membres les plus riches de la communauté durant la révolution de janvier 2011, témoignent de l'industrialisation progressive du quartier ainsi que des évolutions économiques de la profession en faveur des recycleurs. Ces constructions sont caractérisées par des

rez-de-chaussée aux plafonds élevés capables d'accueillir des machines de recyclage de grandes tailles tandis que les étages supérieurs sont réservés à l'habitat. On n'y trouve généralement pas d'espaces destinés à l'élevage commercial d'animaux. L'ancien habitat, autrefois conçu pour l'élevage et le tri, fait quant à lui l'objet de réaménagements destinés à permettre l'installation d'ateliers de recyclage, non sans mal car les bâtiments n'ont pas été conçus à cet effet. Ils prennent alors des allures de fermes ou d'usines verticales, les étages se rajoutant les uns aux autres pour permettre l'installation de différentes activités : élevage d'espèces d'animaux (chèvres sur le toit, moutons au dernier étage, cochons à l'étage d'en-dessous), installation de machines de recyclage, d'entrepôts ou d'espaces destinés au séchage du plastique etc. Des treuils électriques et des glissoires permettent dans ces cas de déplacer les matières entre les étages.

La chaîne opératoire du recyclage du plastique au Caire, Batchou, 2017, Mucem



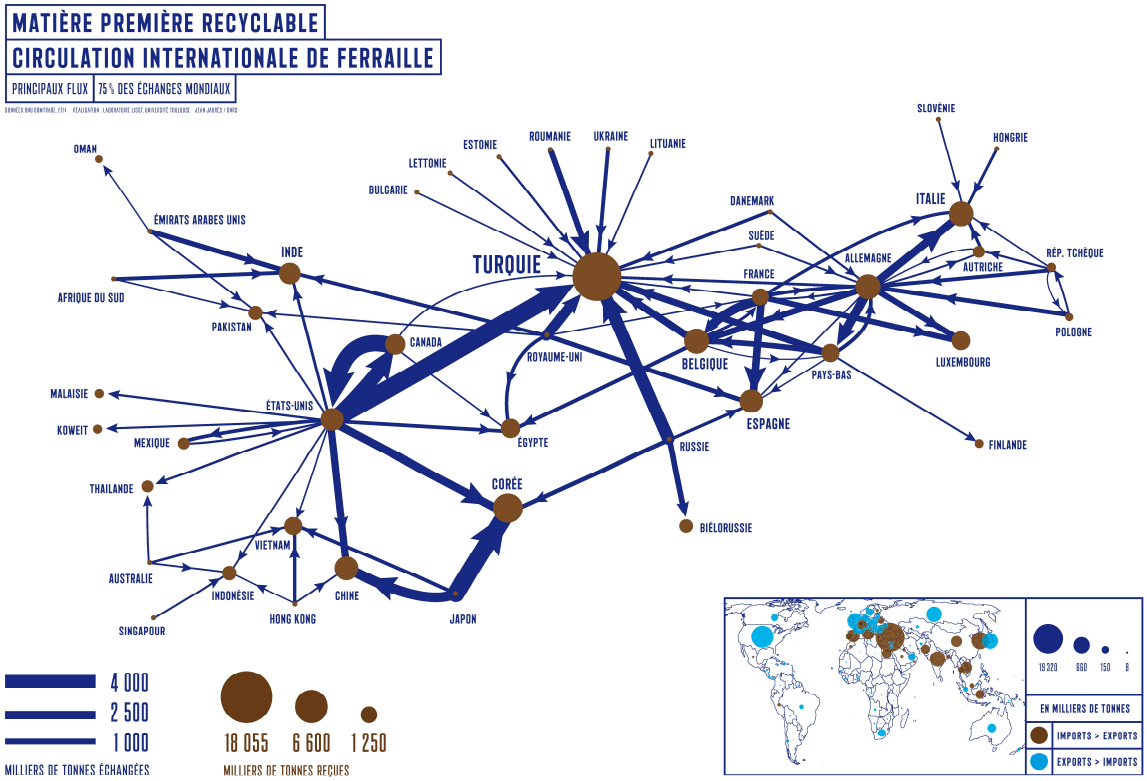
Atelier d'extrudage à Manchiet Nasser, 2015, Le Caire, Égypte © David Degner / Mucem, photographie documentaire réalisée dans le cadre du programme d'enquête-collecte « économie des déchets »

Ainsi, la profession se structure de plus en plus autour du ramassage et du recyclage des déchets manufacturés. Si les personnes impliquées dans ces activités se côtoient et partagent des liens de parenté, les deux métiers sont assez distincts l'un de l'autre. Les recycleurs sont plus aisés financièrement. Un atelier de recyclage rapporte en effet plus que le ramassage de déchets, mais nécessite un capital de départ relativement important. Dans le cas du plastique, une broyeuse neuve de fabrication égyptienne coûte 2 500 € et une extrudeuse environ 25 000 €.

La filière du plastique a connu dans les années 2000 une croissance importante due, outre les éléments évoqués ci-dessus, à une conjoncture économique favorable liée aux cours élevés du pétrole. En effet, les prix de vente des matériaux recyclés dépendent directement des cours internationaux qui fixent les prix d'achat et de revente, le prix du plastique est par exemple indexé sur les cours du pétrole. La chute du prix du baril lors de la crise de 2008 s'est répercutée sur les prix de vente du plastique jusque dans les *zarrayeb*, redirigeant, les principaux débouchés du recyclage informel sur le marché national, notamment dans les zones industrielles de la capitale au détriment des filières d'export vers la Chine.

Tri du plastique, 2015, Le Caire, Égypte © David Degner / Mucem, photographie documentaire réalisée dans le cadre du programme d'enquête-collecte « économie des déchets »

Loin des modèles de tri et de séparation des matières high-tech promus en France, les Zabbalîn mobilisent très peu de moyens financiers pour le tri grâce à un ensemble de connaissances acquises par l'expérience de plusieurs générations et transmises oralement : ils trient les matériaux de manière très précise et développent à ciel ouvert un laboratoire d'étude des matériaux, et des savoirs et des protocoles expérimentaux qui restent peu documentés mais témoignent de formes de développement alternatives. Manchiet Nasser est ainsi devenu un centre de tri à ciel-ouvert où les déchets sont transformés pour alimenter les flux mondialisés des « matières premières secondaires »



La circulation internationale de la ferraille en 2014. Conception : Marion Maisonobe et Laurent Jégou Laboratoire LISST (CNRS/Université Toulouse-Jean Jaurès). Production Mucem 2017